[illegible] ou les représailles

[illegible] en deux actes

[illegible]

ARWED,

OU

LES REPRÉSAILLES,

Épisode de la guerre d'Amérique,

DRAME EN DEUX ACTES,

MÊLÉ DE COUPLETS,

DE MM. ÉTIENNE, VARIN ET DESVERGERS,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THEATRE DU VAUDEVILLE,
LE 31 MARS 1830.

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS.
BEZOU, LIBRAIRE,
EDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29.
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.
1830.

CLINTON.

C'était mon projet; mais j'ai changé d'avis. Il vient d'entrer dans le port un vaisseau qui nous amène des troupes fraîches... Ce renfort assurera le succès de nos opérations. Nous n'avons à nous occuper aujourd'hui que de plaisirs, de fêtes; nous donnons un bal ce soir, un bal politique. C'est un moyen comme un autre d'entretenir l'harmonie entre les habitans et la garnison. Messieurs, l'heure s'avance, je ne vous retiens pas; j'aime qu'on soit exact, même lorsqu'il s'agit de danser. Cependant, qu'aucun de vous ne quitte son uniforme. En cas d'attaque, il faut être prêts à marcher. Quant à vous, Butler, vous connaissez mes craintes, relativement au colonel Rivers... Si l'un de nos espions apportait des nouvelles, venez m'en iuformer sur-le-champ.

BUTLER.

Il suffit, général.

CLINTON.

AIR : *Walse de Robin.*

A vous hâter, Messieurs, je vous invite,
Un doux espoir doit vous faire accourir;
Car de Boston les beautés que l'on cite,
Ce soir, chez moi, viendront se réunir.
Résistez bien à l'ivresse perfide
Dont leurs attraits vont remplir votre cœur :
Plus d'une fois le pouvoir d'une Armide
A dans ses fers arrêté le vainqueur.

ENSEMBLE.

A vous hâter, etc.

TOUS.

A nous hâter ici tout nous invite,
Un doux espoir doit nous faire accourir,
Si de Boston les beautés que l'on cite,
Ce soir, chez vous, viennent se réunir.

(*Les officiers sortent par la gauche du deuxième salon.*)

SCÈNE II.

CLINTON, *puis* POLWARTH.

CLINTON.

Cette guerre devient plus sérieuse qu'on ne l'avait présumé d'abord. Nos ennemis sont dignes de nous, et si, comme tout le fait craindre, la France leur envoie des secours...

POLWARTH, *à la cantonade, à gauche, dans le deuxième salon.*

C'est bien, j'y suis... je m'annoncerai moi-même. Général, je vous présente mes devoirs.

CLINTON.

Que vois-je! le capitaine Polwarth?

POLWARTH.

Moi-même, Général. Arrivant d'Angleterre, sur le brick *l'Hamilton*, avec mon régiment, le 47e d'infanterie légère, d'autant plus légère que, pendant la traversée, nous avons manqué de vivres; c'est au point qu'on m'avait mis au biscuit, moi, John Polwarth... Le mal de mer et la diète m'ont mis à deux doigts du trépas.

AIR : *De sommeiller.*

Oui, j'ai failli perdre la vie.
Les requins, tout joyeux déjà,
En apprenant ma maladie,
S'apprêtaient à faire un extra.
C'est en vain que chaque semaine
On leur jetait quelque soldat;
Ils prétendaient qu'un capitaine
Est un morceau plus délicat.

Aussi, ce matin, je n'ai pas attendu le débarquement, je me suis jeté dans une chaloupe, et une fois sur le rivage, je suis entré dans la meilleure taverne, où j'ai appaisé les cris d'un estomac long-temps ravagé par l'abstinence.

CLINTON.

Toujours gastronome, à ce que je vois.

POLWARTH.

C'est le moyen d'être bon soldat, on n'est jamais plus brave qu'après dîner.

CLINTON

Alors, je vous plains, mon cher Polwarth; car vous savez que dans les villes assiégées...

POLWARTH.

Comment, Boston est assiégée? Pardon, mais si je l'avais su j'aurais donné ma démission. Je veux bien me faire tuer, c'est mon état, mais non pas mourir de faim... ça passe la plaisanterie.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Oui, je redoute avec raison
Le sort d'une ville assiégée;
Je plains surtout la garnison
Par la famine ravagée.
Je ne puis songer sans frémir
Aux repas de l'infanterie,
Alors qu'il faut, pour la nourrir,
Démonter la cavalerie!

CLINTON.

Nous n'en sommes pas encore là, dieu merci.

POLWARTH.

Aussi il est inconcevable que quatre mille hommes de troupes anglaises se laissent assiéger par des Américains, un ramas de paysans sans ordre, sans discipline... à ce que j'ai lu dans les journaux anglais.

CLINTON.

Mon cher Polwarth, vous parlez de cela comme un bon bourgeois de Londres qui n'est jamais sorti de la cité. Ces paysans américains, que nous avons trop long-temps dédaignés, sont des ennemis dangereux; ils nous opposent une résistance opiniâtre. Hier encore nous avons attaqué leurs redoutes...

POLWARTH.

Eh bien?

CLINTON.

Le champ de bataille nous est resté, mais non la victoire. Plusieurs de nos officiers sont tombés entre les mains des rebelles, entr'autres le colonel Rivers.

POLWARTH.

Le colonel Rivers? Je ne le connais pas.

CLINTON.

Il est Américain, et avait pris du service dans les troupes royales; c'est un brave officier, fort aimé des soldats. De notre côté, nous avons fait aussi quelques prisonniers d'importance. Parmi eux, il en est un surtout... Mais, parbleu! c'est un de vos amis, le colonel Arwed.

POLWARTH.

Il se pourrait! Arwed est ici? et il a suivi l'étendard de la rébellion! Je suis charmé qu'il soit prisonnier... je me charge d'adoucir sa captivité.

CLINTON.

Vous devez penser qu'elle n'est pas bien rude... la ville lui sert de prison... j'ai le plus grand intérêt à le ménager. Vous savez qu'Arwed n'est pas d'origine anglaise, il est né à Boston, et il a conservé dans ce pays un grand nombre de partisans. Ils révèrent en lui le rejeton d'une famille à qui la ville doit une partie de sa prospérité. Vous sentez tout l'avantage qu'on peut tirer de cette circonstance.

POLWARTH.

Sans doute!

CLINTON.

Qu'Arwed abandonne la cause de l'insurrection, qu'il rentre dans nos rangs, et bientôt nous ne compterons plus que des auxiliaires dans cette cité importante, où jusqu'ici les mécontens sont en majorité.

POLWARTH.

Je le crois sans peine. Ça tient peut-être à l'indiscipline des soldats. Tout-à-l'heure, en sortant de la taverne, j'en ai vu plusieurs qui maltraitaient un pauvre diable. C'est fort mal!

CLINTON.

Ce sont de ces excès que mon autorité ne saurait prévenir; et cela doit vous faire comprendre davantage le besoin de rattacher Arwed à notre cause.

POLWARTH.

Mais certainement, il faut qu'Arwed soit des nôtres, et il en sera. Il a été élevé à Londres, il a été nourri dans nos

principes... nous sommes tous ses amis... nos drapeaux doivent être les siens. Si vous voulez, j'entamerai la négociation?...

CLINTON.

Il ne faut rien brusquer. Il serait plus politique de l'attirer dans notre parti doucement et par gradation, de manière qu'en changeant d'opinion il crût n'obéir qu'à sa conscience.

POLWARTH.

C'est aussi mon avis. Je commencerai par l'inviter à dîner...

CLINTON.

Cela ne nous mènerait pas au but que je me propose. C'est le cœur qu'il s'agit d'attaquer.

POLWARTH.

J'y arriverai par l'estomac!

CLINTON.

Mais j'entends lady Redwood, ma belle-sœur... Je ne serais pas fâché de causer avec elle à ce sujet. Vous savez qu'elle se mêle assez volontiers d'intrigues politiques.

POLWARTH.

Oui, je la connais; elle s'en tire fort bien.

SCÈNE III.

CLINTON, JOB, LADY REDWOOD, POLWARTH.

LADY, *elle entre par la gauche du deuxième salon avec Job.*

Par ici, Job, par ici, ne craignez rien. Général, je vous amène ce pauvre Job, qu'on a maltraité, et qui vient porter plainte.

POLWARTH, *à Lady.*

Madame, j'ai bien l'honneur... Il s'appelle Job? Il a l'air aussi pauvre que son patron.

LADY.

C'est un garçon qui est connu dans toute la ville pour sa simplicité.

POLWARTH.

Il est vrai qu'il a le physique assez naïf; mais, parbleu! je le reconnais, c'est celui dont je vous parlais tout-à-l'heure.

CLINTON.

Voyons, qu'as-tu à me dire?

JOB.

Général, Job est un enfant de Boston, vous devez le protéger... Figurez-vous que j'étais sur le port, tranquillement à regarder la mer, parce qu'on dit que c'est par là que les Français doivent venir, et moi je ne serais pas fâché de les voir un des premiers... C'est curieux, des Français; ça doit être assez farce... Pour lors, voilà que tout-à-coup, sans me prévenir, vos soldats, vos satellites se sont mis à me frapper;... ce qui leur arrive souvent; parce que je suis bête, ils s'amusent à me battre, et une fois qu'ils s'amusent, ils n'en finissent plus; c'est comme quand ils boivent. Ils feraient bien mieux de battre l'ennemi.

CLINTON.

Et pourquoi t'ont-ils maltraité?

JOB.

Dam! parce qu'ils ont voulu me faire boire à la santé du roi.

CLINTON.

Et tu as refusé?

JOB.

Dam! c'était avec du rhum... Job aime le roi, mais Job n'aime pas le rhum.

POLWARTH.

Dans le fait, s'il n'aime pas le rhum, ce jeune Mohican.

CLINTON.

Job, je ne suis pas content de toi... On m'a rapporté qu'hier, pendant le combat, on t'avait vu parmi les rebelles...

JOB.

C'est vrai, Général, j'y étais... Job s'est bien battu, c'est lui qui a fait prisonnnier le colonel Rivers.

CLINTON.

Sais-tu bien qu'il ne tiendrait qu'à moi de te faire fusiller?

JOB.

Bah!... Dam', vous ferez ce que vous voudrez, je n'ai pas de conseils à vous donner.

CLINTON.

Pour quel motif es-tu rentré dans Boston?

JOB.

Ah! parce que mon maître a été fait prisonnier... le colonel Arwed.

POLWARTH.

Comment, tu es au service d'Arwed?

JOB.

Oui, c'est mon Colonel, et jamais je ne quitterai mon Colonel; je suis attaché à lui de père en fils... Depuis ce matin, je le cherche dans toute la ville, et je n'ai pas encore pu le trouver... Vous ne pourriez pas me dire par hasard?...

LADY.

Je sais qu'il loge chez un de ses parens... Au surplus, il va venir ici tout-à-l'heure.

JOB.

Il va venir... Ah! permettez-moi de l'attendre, je serais si content de le revoir.

POLWARTH.

Et moi aussi, c'est bien naturel.

AIR *de Turenne.*

Cette demande est juste et je l'appuie.

CLINTON, *à Job.*

Tu peux rester.

JOB.

Je l' verrai donc enfin!
Général, je vous remercie.

(*Il passse daus le coin à droite, tire un morceau de pain d'un petit sac, et se met à manger.*)

Là, dans un coin, j' m'en vais manger mon pain.
Job n'a rien pris encor depuis ce matin.

POLWARTH.

Quoi! du pain sec pour toute subsistance?

JOB.

Dam'! les Auglais donn'nt de si grands festins,
Qu'il faut bien que les Américains
Vivent de pain et d'espérance.

POLWARTH.

Les malheureux!

CLINTON.

Etes-vous bien sure qu'Arwed doive se rendre ici?

LADY.

Très-sure; je l'ai invité au bal... Le moyen que nous cherchions pour nous l'attacher, je l'ai trouvé!... l'amour!... Il n'y a rien comme une passion pour changer le cours des idées... et si nous pouvions lui faire aimer quelqu'un...

CLINTON.

Vous ne pensez donc pas qu'il soit amoureux?

LADY.

Pas encore, mais il ne faut qu'un moment... une personne qui lui plaise... moi, peut-être!

CLINTON.

Vous, ma chère amie?

LADY.

C'est dans ce cas là qu'on doit se sacrifier... Je crois d'ailleurs me rappeler qu'à Londres, il me faisait la cour; il est vrai qu'il la faisait aussi à miss Anna, ma cousine.

POLWARTH.

Il la faisait à toutes les femmes... On doit lui pardonner... la légéreté, l'inconstance de son caractère...

LADY.

C'est précisément sur quoi je compte pour réussir. Hier, j'ai déjà cru remarquer dans ses regards...

CLINTON.

Hier, dites-vous? vous l'avez-vu?

LADY.

Oui, par hasard... Pendant le combat, miss Anna était inquiète, agitée; elle voulut sortir, pour avoir plutôt des nouvelles, je l'accompagnai. En traversant la grande place, nous rencontrâmes les prisonniers Américains; Arwed nous salua en passant, et ne pouvant nous adresser la parole, il nous suivit des yeux aussi long-temps que cela lui

fût possible... Qui regardait-il? était-ce moi, ou miss Anna? Il ne peut guère songer à ma cousine, qui l'a toujours traité très-froidement; quoique sa compatriote, elle ne m'a jamais parlé de lui.

POLWARTH.

Elle n'en parle pas, mais elle y pense peut-être.

LADY.

Ses principes sévères, sa morale un peu puritaine s'accommoderait mal avec la frivolité d'Arwed... Ainsi sa conquête m'est assurée!

CLINTON.

Si vous l'amenez à soutenir notre cause, je vous mets au nombre de nos plus habiles diplomates.

LADY.

C'est une question qui se décidera au bal de ce soir.

CLINTON.

Pensez-vous qu'il y vienne?

LADY.

Un des premiers, j'en suis sure.

POLWARTH.

Un bal!

LADY.

Capitaine, je compte aussi sur vous.

POLWARTH.

Sur moi, Madame? qui suis armé de pied en cap... J'effrayerais le plaisir.

CLINTON.

C'est un bal militaire que nous donnons. Tous les officiers sont reçus en uniforme. J'en ai même fait une obligation.

LADY.

Ne vous faites point prier. Nous avons si peu de danseurs... D'abord les habitans de Boston refusent de prendre part à nos fêtes... Nous n'avons que leurs femmes, et cela vaut mieux. Ces dames sont toujours pour nous... elles viennent danser sans leurs maris pour leur donner l'exemple de la fidélité; mais il faut des cavaliers.

POLWARTH.

Désolé de vous refuser, belle dame; mais la danse est tellement en opposition avec ma manière de voir...

LADY.

Nous aurons des femmes charmantes... cela doit vous décider...

POLWARTH.

Certainement, c'est une raison; mais...

LADY.

Eh bien, il y aura un souper magnifique.

POLWARTH.

Diable! ça change la thèse; et comme vous le disiez tout-à-l'heure, c'est dans ce cas là qu'on doit se sacrifier. Je danserai, Madame, je danserai.

ARWED, *en dehors.*

Vous pouvez me laisser passer, je ne suis pas un ennemi. Prisonnier et danseur, voilà mes titres.

(*Il entre par la droite du deuxième salon.*)

JOB.

Mon colonel! c'est sa voix!

(*Il s'élance au-devant de lui.*)

SCENE IV.

CLINTON, LADY REDWOOD, ARWED, POLWARTH, JOB.

ENSEMBLE.

ARWED.

AIR *du comte Ory.*

De vous revoir je dois bénir
Le destin moins sévère,
Et prisonnier de guerre,
Mon malheur devient un plaisir!

LES AUTRES.

Oui, c'est lui, nous devons bénir
Le destin plus prospère;
Car, prisonnier de guerre,
Son malheur devient un plaisir!

ARWED, *seul.*

Lorsque le bruit des armes,
Cause ailleurs des alarmes,
Au sein de l'amitié
Que le chagrin soit oublié.

TOUS.

Au sein de l'amitié
Que le chagrin soit oublié !

ARWED.

Polwarth ! ce cher ami !

POLWARTH.

Que je t'embrasse encore !

ARWED.

Et toi, Job, comment se fait-il ?...

JOB.

Dam', mon colonel, je ne peux pas rester où vous n'êtes pas, et je suis ici parce que vous n'êtes pas ailleurs.

ARWED.

C'est unique ! Parmi nos ennemis, je n'ai trouvé que des camarades. Voilà comme j'aime faire la guerre, gaiement et sans rancune. Cet excellent Polwarth, que je suis aise de le retrouver !... lui avec qui j'ai passé tant de nuits à la taverne du Grand Malborough!

POLWARTH.

Dieu ! quelles orgies !

ARWED.

Voilà de ces amitiés qui ne s'effacent jamais ! Aussi, je vous le présente comme un homme rare et précieux.

AIR *de l'Artiste.*

C'est un soldat aimable,
Un convive aguerri,
Au combat comme à table
C'est mon meilleur ami.
Ah ! rien dans la mémoire
Ne grave un souvenir,
Comme des jours de gloire
Et des nuits de plaisir.

CLINTON.

Colonel, nous ne voyons également en vous qu'un ami qui nous est rendu. Le colonel Rivers a été fait prisonnier en même temps que vous; sa position est tout-à-fait semblable à la vôtre. Je ne doute pas que Wasingthon n'agisse à son égard avec la même cordialité.

ARWED.

Je doute cependant qu'il l'invite au bal; on n'est pas disposé à la danse, quand on campe à la belle étoile; mais je n'en suis pas moins sensible à vos procédés, moi surtout dont la conduite...

LADY.

Un mot à ce sujet, ce sera le seul. Par quel motif avez-vous servi les Américains, vous qui êtes Anglais d'habitude et d'affection?

ARWED.

Que sais-je? Dans cette guerre cruelle, il est si difficile de se reconnaître entre le sentiment et le devoir.

LADY.

Jusqu'ici, vous avez tout fait pour le devoir, il vous reste à payer la dette du sentiment.

ARWED.

Oui, Madame, c'est possible; mais il m'est arrivé si souvent de ne pas payer mes dettes... Polwarth le sait bien.

POLWARTH.

C'est vrai! nous sommes comme cela, nous autres jeunes gens.

JOB, *à part.*

Cette femme-là est une enjeoleuse.

LADY.

Mais parlons d'autre chose... Capitaine Polwarth, n'allez-vous pas vous préparer pour le bal?

POLWARTH.

C'est ma foi vrai, je m'oubliais... Je vais me débarrasser de tout cet attirail de guerre.

ARWED.

Comment, Polwarth, tu danserais! il me semble que c'est contraire à tes principes?

POLWARTH.

Que veux-tu, mon ami; on prétend que le souper sera

magnifique... Mais toi; que diront tes Américains quand ils sauront que tu es venu au bal avec nous?

ARWED.

Mon cher Polwarth, danser ce n'est pas trahir.

POLWARTH.

C'est juste! de même que souper ce n'est pas danser.

CLINTON.

Capitaine, je sors avec vous.

ARWED.

Toi, Job, va m'attendre chez mon cousin Domforth; c'est là que je loge... Dans Tremens-Street, tu sais...

JOB.

Ah! je sais très-bien... Job connaît tout le monde à Boston.

POLWARTH.

AIR *de la Couturière.*

Séparons-nous puisque le temps nous presse.
Pour cette fête il faut nous apprêter.

CLINTON, *bas à Lady.*

Ma chère amie, avec lui je vous laisse.

LADY.

De ce moment je saurai profiter...

JOB, *bas à Arwed.*

Mon colonel, je n' sais c' qui s' manigance;
Mais, en tout cas, prenez bien garde à vous.

CLINTON, *de même.*

Il faut enfin gagner son alliance.

LADY.

Je veux ici qu'il me l'offre à genoux.

ENSEMBLE.

Séparon-snous puisque le temps nous presse;
Pour cette fête il faut nous apprêter.
Mais en ces lieux ensemble je vous laisse,
Et je reviens pour ne plus vous quitter.

(*Clinton et Job sortent par la porte à gauche du deuxième salon, et Polwarth par le fond.*)

SCENE V.

LADY REDWOOD, ARWED.

LADY.

Vous voyez, Colonel, combien nous vous aimons tous, et vous le méritez bien... Les troubles civils n'ont point changé votre caractère, c'est une exception dont je vous félicite.

ARWED.

Il est trop vrai, je suis toujours le même; toujours malheureux.

LADY.

Vous, malheureux?

ARWED

Je sais bien qu'au premier coup-d'œil on ne s'en douterait pas... Je ris, je suis très-gai; il y a des gens qui prennent cela pour du bonheur, mais au fond, j'enrage, je suis désespéré.

LADY.

Sans doute quelque folie?

ARWED.

Oui, Madame, si l'amour en est une;... encore je dis l'amour, et cette expression rend faiblement ce que j'éprouve.

LADY.

(*A part.*) Allons, nous y voilà; il y vient de lui-même. (*Haut.*) Il s'agit donc d'une passion véritable?

ARWED.

Vous n'en serez plus surprise, quand vous saurez que j'aime sans espérance.

LADY.

Et quelle raison?

ARWED.

La plus simple : je n'ai pas le bonheur de plaire.

LADY.

Permettez-moi d'en douter.

ARWED.

Convenez alors que j'ai du malheur.

LADY.

Et c'est à Boston qu'habite celle que vous aimez ?

ARWED.

Oui, mais c'est à Londres que cela m'a pris. Son indifférence est peut-être un des motifs qui m'a jeté dans la cause de la liberté ; j'ai voulu aussi briser mes fers.

AIR *de Teniers.*

Je me disais, honteux de ma faiblesse,
En vain l'amour peut enchaîner mes pas,
Brisons les nœuds d'une indigne tendresse
L'honneur l'ordonne, et je marche aux combats.
Je me disais : Aux yeux de cette belle,
Mon front bientôt va briller d'un laurier.
Vainqueur alors, je reviendrai près d'elle...
Je l'ai revue, et je suis prisonnier.

LADY.

J'avoue que cela n'est pas encourageant; mais peut-être êtes-vous dans l'erreur... Peut-être cette femme que vous croyez indifférente...

ARWED.

Que dites-vous ! sauriez-vous par hasard ?

LADY.

Le nom de l'héroïne? pas encore ;... c'est la seule chose que vous ayez oubliée dans votre histoire.

ARWED.

C'est qu'en vérité, je n'ose... Vous avez déjà deviné, peut-être ?

LADY.

C'est-à-dire, je m'en doute à peu-près.

AIR *d'Yelva.*

Mais achevez, je vous supplie.

ARWED.

J'hésite, hélas ! à vous ouvrir mon cœur.
Auprès d'une femme jolie
Ne doit-on pas craindre plus d'une erreur?
De ses attraits, quand le pouvoir suprême

Met à ses pieds mille amans chaque jour,
On risque bien de se tromper soi-même
En lui faisant l'aveu d'un autre amour.

LADY.

(*A part.*) Il paraît que ce n'est pas moi. (*Haut.*) Enfin me direz-vous quelle est la personne ?

ARWED.

Vous l'exigez !... Miss Anna, votre cousine.

LADY.

Miss Anna ! (*A part.*) Décidément... Mais l'essentiel c'est qu'il aime quelqu'un; oublions ma coquetterie, et ne songeons plus qu'à nous l'attacher.

ARWED.

Vous vous taisez, Madame?... Vous craignez de m'affliger en m'apprenant le retour dont on paie ma tendresse.

LADY.

Non, ce n'est pas cela... Vous avez trop de défiance; miss Anna est peut-être effrayée de votre étourderie, votre inconstance lui a sans doute paru extraordinaire; elle connaît si peu le monde... Mais on pourrait la rassurer, on pourrait l'amener à consentir...

ARWED.

Vous croyez ?

LADY.

Mais voyons, faisons nos conventions. Si je vous obtenais sa main, que feriez-vous pour nous ?

ARWED, *vivement.*

Tout, mon bras, ma vie; il n'est point de sacrifices au-dessus de ma reconnaissance.

LADY.

Allons, vous l'aimez, je le vois; je m'emploierai pour vous... et si le zèle peut tenir lieu d'éloquence, je serai persuasive. J'attends ici miss Anna,... veuillez rejoindre le capitaine Polwarth. Je regarde notre traité comme conclu, (*Lui tendant la main.*) recevez-en le gage.

ARWED, *lui baisant la main.*

Je sors, et me confie à vos promesses.

(*Il sort à droite, dans le deuxième salon.*)

SCENE VI.

LADY REDWOOD, *puis* CLINTON.

LADY.

Voilà déjà un pas de fait, et le plus difficile; allons trouver miss Anna. En amour, comme en diplomatie, il n'y a jamais de temps à perdre.

CLINTON.

Vous voilà, ma chère amie, je vous cherchais.

LADY.

Qu'avez-vous donc?

CLINTON.

De fâcheuses nouvelles... Un de nos espions, arrivé du camp de Washington... Le colonel Rivers est perdu... Loin de le traiter en prisonnier ordinaire, les Américains n'ont vu en lui qu'un déserteur; ils l'ont condamné à mort.

LADY.

Grands dieux! et Wasingthon a pu souffrir...

CLINTON.

Il n'a sans doute pas été le maître de s'y opposer. Une émeute,... des troupes mutinées;... nous savons ce que c'est.

LADY.

Quelle horreur!

CLINTON.

Le colonel Rivers est adoré de nos soldats, et dans ce moment, où nous avons à craindre l'arrivée de la flotte française, les têtes sont montées; il ne faut pas nous abuser, si cette nouvelle vient à se répandre, la position de nos prisonniers peut devenir affreuse, celle d'Arwed surtout; lui qu'on pourrait accuser d'avoir abandonné notre cause.

LADY.

Vous me faites trembler.

CLINTON.

Quel a été le résultat de votre entretien avec lui?

LADY.

Je possède son secret... Il aime miss Anna, et il est à nous si elle consent à l'épouser.

CLINTON.

Je le désire pour lui; cela le mettrait à l'abri de tout danger... mais il faudrait se hâter.

SCÈNE VII.

CLINTON, MISS ANNA, LADY REDWOOD.

ANNA, *entrant par le deuxième salon.*

Ma cousine, je viens vous consulter sur ma toilette; je ne sais si vous en serez contente? Mais vous n'étiez pas là, j'ai pu me tromper.

LADY.

Du tout, je vous assure; vous êtes très-bien!... et je ne vous ai jamais vu tant de coquetterie.

ANNA.

Il est vrai; j'ai voulu voir si cela m'amuserait. J'éprouve aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire; moi qui n'aime pas le bal, je me réjouis d'y aller, comme un enfant, ou comme une française.

LADY.

J'en suis enchantée! cela prouve que vous êtes heureuse; il faut être heureux pour aimer le plaisir, et vous n'imaginez pas combien je m'intéresse à votre bonheur... Nous en parlions à l'instant même avec le général.

ANNA.

Je n'ai jamais douté de votre amitié.

LADY.

Certes, vous auriez tort, ma chère Anna;... mais ce qui m'étonne, c'est que cette amitié vous suffise;... c'est qu'à votre âge, avec vos qualités et votre fortune, vous n'ayez pas encore fait un choix parmi vos nombreux adorateurs. Est-ce indifférence, ou quelqu'autre motif?

ANNA.

C'est la crainte seule de me tromper.

CLINTON.

Vous tromper? vous qui êtes si sage, si prudente; c'est impossible.

LADY.

Au reste, je n'en suis pas fâchée; ça me donne de l'espoir pour le succès d'une commission dont je me suis chargée, et à laquelle j'attache le plus grand intérêt. Comment trouvez-vous le colonel Arwed?

ANNA.

L'homme le plus aimable que j'aie jamais rencontré!

CLINTON.

C'est ce que tout le monde pense.

LADY.

AIR *d'Aristippe.*

Issu d'une illustre famille,
Vif, étourdi, mais brave et généreux;
En lui plus d'un merite brille,
Et pourtant il est malheureux.

ANNA.

Que dites-vous? Je le croyais heureux.

LADY.

Sa gaîté n'est qu'un stratagême.
Le seul bonheur qu'il puisse désirer,
Il l'attend de celle qu'il aime...
Apprenez-lui ce qu'il doit espérer.

ANNA.

En vérité, je ne saurais comprendre...

LADY.

Consentiriez-vous à lui accorder votre main?

ANNA.

Moi? Cette proposition...

LADY.

Vous embarrasse un peu, c'est tout naturel.

ANNA.

Elle m'afflige, surtout.

LADY.

Comment?

ANNA.

Je rends justice au colonel Arwed; mais nos caractères

sont si différens!... un moment de passion l'aveugle... ce qu'il éprouve, n'est qu'un sentiment passager que la dissipation du monde lui fait bientôt oublier.

LADY, *avec dépit.*

Enfin, vous le refusez donc?

ANNA.

Si je ne croyais hasarder que mon bonheur, j'accepterais peut-être; mais c'est le sien qui m'inquiète.

LADY.

Vous me désespérez, et vous nous faites bien du tort.

ANNA.

Moi, ma cousine?

LADY.

Vous craignez pour son bonheur, lorsqu'il ne dépend que de vous.

ANNA.

Ah! si j'en étais persuadée...

LADY.

N'en doutez pas, et cédez à nos instances, ou plutôt à celles de votre cœur.

ANNA.

Que vous êtes pressante!

CLINTON.

Ma chère Anna, vous n'hésiterez plus quand vous saurez qu'Arwed n'attend que votre adhésion pour s'unir à nous.

ANNA.

Il se pourrait!... Je balançais encore, mais ce mot me décide; je ne serai jamais son épouse!

CLINTON.

Comment, servir notre cause serait pour vous un motif de refus.

ANNA.

Si j'eusse trouvé Arwed engagé dans votre parti, je ne l'aurais pas refusé, pour cette raison; mais que mon hymen puisse devenir le motif d'un changement, jamais!

AIR *nouveau de Doche.*

Jamais je n'aurai la faiblesse
De l'engager à trahir son pays.
Bientôt, hélas! son cœur plein de noblesse

M'en punirait par le mépris.
Si quelque jour, moins rebelle à sa flamme,
De cet hymen j'accepte les liens,
Je veux qu'il sache au moins que pour sa femme
L'honnenr est le premier des biens.

CLINTON.

Je suis loin, ma chère Anna, de combattre de pareils sentimens; mais prenez garde, il ne faut rien exagérer... Si vous connaissiez les suites que peut avoir votre refus...

ANNA.

Ah! les suites ne sont point à craindre; son amour n'est point dangereux pour moi, et ne l'a sans doute jamais été pour lui.

CLINTON.

Vous vous méprenez. . il ne s'agit pas de son amour... de plus puissans motifs vous feront repentir... Et s'il faut tout vous dire...

ANNA.

C'est inutile! voici tous vos invités... songez plutôt à les recevoir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BUTLER, CHŒURS, OFFICIERS, HABITANS, DAMES, *puis* ARWED.

(*Tout le monde vient du fond.*)

CHOEUR.

AIR *du choix d'une femme.*

Puisqu'en ces lieux le plaisir nous convie,
Il faut gaîment obéir à ses loix;
Oui, que du bal la joyeuse harmonie
Des combats étouffe la voix.

ARWED, *à Lady, il entre par le fond.*

Je ne puis commander à mon impatience,
Parlez! Se rend t-elle à mes vœux?
Quel est mon sort? Vous gardez le silence...
Je lis mon arrêt dans vos yeux.

LADY, *à Arwed.*

Elle n'a voulu rien entendre.

ARWED.

A ce malheur je devais bien m'attendre.
(*A Anna.*)
Si vous voulez me le faire oublier,
Acceptez-moi du moins pour votre cavalier.

LADY, *à Anna.*

Vous ne pouvez le refuser, ma chère.

ANNA.

Eh bien, j'y consens pour vous plaire.

ARWED.

Vous daignez me donner la main...
Plus de regrets, je bénis mon destin!
Ah! je commence à bénir mon destin!

CHŒUR.

Puisqu'en ces lieux, etc.

(*Ils rentrent tous dans le deuxième salon, excepté Clinton et Lady, qui sont retenus par Job, qui entre du côté où il est sorti*)

SCÈNE IX.

JOB, CLINTON, LADY REDWOOD.

JOB, *arrêtant Clinton.*

Mon général!...

CLINTON.

Que me veux-tu?

JOB.

Mon général!...

CLINTON.

Eh bien, parle donc.

JOB.

Ah! mon dieu! c'est que je suis suffoqué... Je suis venu si vite... J'arrive de la caserne des grenadiers... Je me promenais tranquillement en regardant vos satellites... Ils ne se défient pas de moi, vos satellites, v'là ce qui fait

qu'ils ont causé tout haut, et j'ai entendu ce qui suit : « Ils ont condamné à mort le colonel Rivers, disait l'un... Oui, les scélérats, disait un autre !... »

LADY.

O ciel ! ils savent déjà ?...

JOB.

« Ça ne se passera comme ça. — Non, certainement, il faudra en faire autant aux prisonniers américains, surtout au colonel Arwed, c'est un traître !... Nous nous révolterons contre nos chefs, s'ils refusent de nous le livrer. — Révoltons-nous, c'est ça... et allez donc !... C'est un troisième qui disait ça. » Alors, je me suis avancé, et je leur ai crié : « C'est Job qui a fait prisonnier le colonel Rivers ! »

CLINTON.

Qu'ont-ils répondu ?

JOB.

Ils m'ont répondu à coups de poings, et comme ils parlaient tous à la fois, il n'y a pas eu moyen de s'expliquer, et je suis vite accouru pour vous apprendre la chose.

CLINTON.

Il n'y a pas de temps à perdre. Je vais envoyer Butler qui nous est dévoué. (*Il écrit sur son souvenir, et en déchire une feuille qu'il donne à Job.*) Porte ce papier au commandant Butler, et qu'il se rende sur-le-champ aux casernes.

JOB.

Oui, mon Général, j'irai avec lui, et s'il a besoin d'un coup de main, Job a le poignet solide.

(*Il sort.*)

SCENE X.

CLINTON, LADY REDWOOD, *puis* POLWARTH.

LADY.

Je prévois que notre bal sera moins gai que nous ne l'espérions ; mais c'est toujours ainsi ! On ne devrait jamais former de projets !

CLINTON.

Je n'ose entrer dans le salon. Je voudrais éviter les questions indiscrètes dont on ne va pas manquer de m'assaillir.

LADY.

Je suis dans le même embarras... Mais Polwarth va nous donner des nouvelles...

POLWARTH, *entrant par le fond à droite.*

Comment, Madame, vous n'êtes pas à danser?

LADY.

Non, pas encore.

POLWARTH.

C'est comme moi. Cependant votre présence ne serait pas inutile...

LADY.

Comment?

POLWARTH.

Elle donnerait peut-être de l'émulation aux danseurs... ils en ont besoin, les gaillards... ça ne marche pas. J'ai eu beau leur dire : Allez donc! sautez donc! trémoussez-vous!

AIR *du vaudeville de l'Actrice.*

Lorsqu'avec une ardeur extrême
J'excite les plus paresseux,
On me répond : Dansez vous-même;
La place est libre, en avant deux!
Les dames restent sur leurs chaises;
Et les plaisans, pour nous vexer,
Disent que c'est la chaîne anglaise
Qui les empêche de danser.

CLINTON.

Est-ce que vous ignorez encore l'événement?

POLWARTH.

Quel événement, Général?... Je parie que ce diable de maître-d'hôtel aura fait quelque bévue... il aura laissé brûler le puding. Je ne m'étonne plus de ce qui se passe dans le bal.

CLINTON.

Que se passe-t-il donc?

POLWARTH.

On forme des groupes, on cause à voix basse... la tristesse règne sur toutes les physionomies. Ces gens là ont faim, c'est sûr. Je crois que, pour appaiser les esprits, il ne serait pas mal de faire sirculer...

LADY.

Quoi donc?

POLWARTH.

Des potages.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MISS ANNA, *entrant par le fond.*

LADY, *bas à Clinton.*

Voici miss Anna... de la prudence.

CLINTON, *à miss Anna.*

Comment, ma chère amie, vous quittez déjà la fête?

ANNA.

Oui, je ne sais ce que j'ai... je ne me sens pas bien.

POLWARTH.

En effet, Mademoiselle, je vous trouve un peu pâle... Peut-être la fatigue... le besoin...

ANNA.

Non, non, ce n'est rien.

LADY.

Vous paraissez cependant bien agitée?

ANNA.

Et qui ne le serait pas dans un moment...

CLINTON.

Quelle crainte pouvez-vous avoir?

ANNA.

Vous me le demandez?... Lorsque le plus grand danger menace...

CLINTON.

Qui donc?

ANNA.

Le colonel Arwed.

POLWARTH.

Arwed, menacé!

ANNA.

L'inquiétude de l'assemblée n'a pu m'échapper... et Arwed en est l'objet; tous les regards sont fixés sur lui: on l'observe, on suit tous ses mouvemens.

POLWARTH.

C'est vrai, je l'ai remarqué aussi.

ANNA.

Lui seul ignore sa position. et semble étranger à ce qui se passe autour de lui; il excite tout le monde à la joie... Cela fait un mal...

CLINTON.

Rassurez-vous!... je ne pense pas qu'Arwed soit menacé d'aucun péril particulier, et quand même il en existerait, il serait imprudent de montrer nos craintes; on écarte quelque fois le danger, en feignant de n'y pas croire... Venez, il faut nous présenter au bal.

POLWARTH.

Le Général a parfaitement raison; soyons très-gais, si c'est possible.

(*Au moment où ils se disposent à sortir, Butler entre. — Jusqu'à la fin de l'acte, on aperçoit dans le fond, la société se promener dans les salons.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BUTLER.

BUTLER.

Général, mes efforts ont été inutiles; une partie des troupes a pris les armes... Les rassemblemens se dirigent de ce côté.

LADY.

Grands dieux!

BUTLER.

Votre présence peut seule les arrêter. Ils veulent venger le colonel Rivers. Leurs chefs demandent qu'il soit usé

de représailles envers les prisonniers. La mort du colonel Arwed est leur cri de ralliement.

POLWARTH.

O ciel!

CLINTON.

Je cours au-devant d'eux... Je saurai les contenir.

LADY.

Eh bien! ma chère.

POLWARTH, *apercevant Arwed.*

C'est lui! le voici!... Le malheureux!

LADY, *à Anna.*

Remettez-vous... Tout est perdu, s'il soupçonne...

(*Anna, prête à perdre connaissance, rappèle sa force, et se lève.*)

CLINTON, *à Butler.*

Suivez-moi.

SCÈNE XIII.

LADY REDWOOD, MISS ANNA, POLWARTH, ARWED.

ARWED, *entrant.*

AIR : *Je donnerais pour toi ma vie.* (de Bruyères.)

Que pour le plaisir,
Amis, ici l'ardeur renaisse;
Ici, du plaisir,
L'ivresse
Doit nous retenir.

Oui, laissons-nous séduire
Par une douce erreur,
La joie et son délire
Nous font croire au bonheur.

Oui, pour le plaisir,
Amis, qu'ici l'ardeur renaisse;
Ici, du plaisir,
L'ivresse
Doit nous retenir.

Mesdames, ce n'est pas pour me faire valoir, mais j'ose vous assurer que je fais honneur à la fête.

LADY.

Ah oui! je le crois; je vous en remercie.

ARWED.

D'abord avec moi, il faut que tout le monde se réjouisse; mais j'ai de la peine à les mettre en train. Les habitans de Boston sont d'un sérieux, d'un flegme... c'est au point que le bal est interrompu; mais la danse va recommencer, je l'espère. (*A Anna.*) Mademoiselle, aurai-je l'honneur...

ANNA.

Je vous demande grâce encore pour quelques instans.

ARWED.

J'attache trop de prix à vos bontés, pour en abuser.

ANNA.

Mais vous-même, vous devez avoir besoin de repos?

ARWED.

Avec le plaisir, jamais! il dure si peu; on a le temps de se reposer dans les entr'actes... Ah ça! Polwarth, qu'as-tu donc? est-ce que le sérieux t'aurait gagné? tu ne dis rien... Ah! je sais ce qui t'attriste; rassure-toi, j'ai entendu donner l'ordre de dresser les tables.

POLWARTH.

Mon ami, je n'ai plus faim..... (*A part.*) Dieu que je souffre!

ARWED.

Pas possible? c'est la première fois que cela t'arrive;... et moi qui comptais sur toi pour faire des folies, car je me sens d'une joie...

LADY.

Qui peut donc l'exciter ainsi?

ARWED.

Je ne sais... des raisons .. Je crois que la fortune veut se réconcilier avec moi. (*Regardant Anna.*) J'ai de l'espérance, et c'est beaucoup quand on n'en a pas l'habitude. Aussi, je voudrais animer tout le monde... Je ne puis contenir ce que j'éprouve. Mais pardon, Mademoiselle, je vois que ma gaieté vous excède... elle vous déplaît...

ANNA, *à part.*

Il me fait mourir. (*Haut.*) J'avoue qu'il est des momens...

LADY.

Sans doute, on n'est pas toujours disposé...

POLWARTH.

C'est qu'une fois qu'il est lancé...

ARWED.

Eh! qu'importe! il faut bien s'étourdir. Croyez-moi, j'aimerais bien mieux être seul avec vous... en famille... alors, je ne serais plus gai, je serais heureux. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous paraissez émue?... Comment, et toi aussi, Polwarth?

POLWARTH, *à part.*

J'étouffe! je suffoque!

ARWED.

Parbleu! mon intention n'était pas de vous attendrir, au contraire; mais, malgré moi, je suis tombé dans le sentiment, c'est une folie de plus, voilà tout!... Retournons à la danse, pour nous remettre; je crois entendre le signal.

(*Il remonte le théâtre, pendant que Clinton arrive. — On entend un air de contredanse.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CLINTON, *entrant à gauche, dans le premier salon.*

CLINTON, *à Lady et à Polwarth.*

Mes amis, tout est perdu! les soldats ont refusé de m'obéir, ils sont sur mes pas.

ARWED, *descendant le théâtre.*

Mesdames, je vous préviens que les quadrilles se forment; ne venez-vous pas?... Je vous en prie, Général, joignez-vous à moi; vous qui commandez ici, vous devriez ordonner à tout le monde de s'amuser; votre grade vous y autorise... et vous avez la force armée à votre disposition.

CLINTON.

Chut! écoutons.

ARWED.

Qu'est-ce qu'il y a? vous ne répondez pas; c'est donc un secret que je ne puis savoir?

POLWARTH, *à la porte, où Clinton vient d'entrer.*

Silence! (*Il écoute. — A part.*) Ils montent l'escalier.

ARWED.

Ma foi, je n'entends que la contredanse.

LADY, *à Anna.*

Emmenez-le; tâchons du moins de prolonger son erreur.

ANNA.

Venez, Colonel, venez; rentrons au bal.

ARWED, *lui donnant la main.*

Ah! miss Anna, je suis le plus heureux des hommes!

(*Il s'éloigne avec miss Anna.*)

POLWARTH.

C'est singulier comme nous avons envie de danser.

SCENE XV.

LADY REDWOOD, CLINTON, POLWARTH, JOB, SOLDATS, UN OFFICIER.

JOB.

Les voici!... Où est mon Colonel?... je ne veux plus le quitter; ils me tueront avant d'arriver jusqu'à lui.

L'OFFICIER.

Général, le colonel Arwed est ici, nous demandons qu'il nous soit livré.

CLINTON.

Il suffit, Messieurs... Arwed ne peut vous échapper, il est là; d'ailleurs j'en réponds.

LADY.

Laissez-lui encore un instant de plaisir.

(*Pendant cette scène, on voit la société former des quadrilles dans le deuxième salon. — L'officier contient les soldats, qui se montrent à la porte. — Le rideau baisse.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente une salle du rez-de-chaussée. — Au fond, trois grandes fenêtres. — On aperçoit à travers des sentinelles, et plus loin les fortifications de la ville et les collines environnantes. — A gauche, une porte qui communique aux appartemens de Clinton. — A droite, une autre porte conduisant à la chambre d'Arwed, qui est censée avoir, avec le dehors, un passage de communication. — Sur l'un des côtés, une table et des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARWED, *assis dans un fauteuil, près de la table, et prêt à s'endormir*; POLWARTH, *assis également de l'autre côté de la table*; JOB, *écoutant leur conversation.*

ARWED.

Comment, Polwarth, tu crois qu'il y a encore de l'espérance?

POLWARTH.

Beaucoup, mon ami, beaucoup! Les soldats se sont un peu appaisés; ils voulaient d'abord te fusiller tout de suite, sauf à te juger plus tard; mais le général leur a fait entendre raison... et au lieu d'un cachot bien noir où ils voulaient te renfermer, en attendant des nouvelles du colonel Rivers, il t'a donné pour prison cette partie de son hôtel, où tes amis, du moins, peuvent venir te voir tout à leur aise.

JOB.

Oh oui, c'est un bon enfant, le général; s'ils étaient tous comme lui!...

POLWARTH.

On est convenu, de part et d'autre, d'envoyer Butler auprès de Washington, pour tâcher d'arranger l'affaire du colonel Rivers; si l'on obtient sa grâce, plus d'affreuses représailles à craindre pour toi. Voilà où en sont les événemens.

JOB.

C'est Job qui a fait prisonnier le colonel Rivers!

POLWARTH.

Nous savons cela; tu répètes toujours la même chose... Tient-il à ces idées, ce gaillard-là!

JOB.

Dam'! quand on n'en a pas beaucoup.

ARWED.

Je ne sais pas trop si Washington pourra consentir?..

POLWARTH.

Hum! j'en doute aussi... c'est un homme qui doit être dur et sévère; d'abord on dit qu'il est très-sobre... je me défie toujours de ces gens là.

JOB, *à part.*

Gros piffre!

POLWARTH.

Qu'est-ce que tu dis, Mohican?

JOB.

Job n'a rien dit. (*A part.*) Gros pouf!

ARWED.

Ma foi, mes amis, ma situation est bien philosophique; hier soir encore, j'étais au bal, heureux et plein de confiance dans l'avenir... Tout-à-coup on vient m'arrêter, juste au moment où je m'amusais le plus.

POLWARTH.

Je m'en souviens.

ARWED.

Quand je disais que le plaisir avait des entr'actes!... oui, je le disais, et pourtant j'étais loin de m'attendre... On a beau faire, les caprices de la fortune nous surprennent toujours.

AIR *du Château perdu.*

Oui, chaque jour, les jeux et la folie
D'un doux espoir nous bercent en riant.

Grâce à l'erreur dont ils charment la vie,
On ne croit plus le bonheur inconstant.
Mais vainement la mémoire infidèle,
Sur le passé cherche à nous étourdir;
Bientôt, hélas! le présent nous rappèle
Que les chagrins sont auprès du plaisir.

(*Ils se lèvent.*)

POLWARTH.

Je conviens que ta position donne à réfléchir.

ARWED.

Aussi, je veux y penser sérieusement... Tiens, en déjeûnant ensemble tout-à-l'heure.

POLWARTH.

Comment? tu veux?...

ARWED.

Sans doute... un petit repas d'amis.

POLWARTH.

Au fait, tu as raison; je vais m'en occuper... Mais qu'as-tu donc?

ARWED.

Je ne sais... la danse, le punch, les émotions fortes... tout cela porte à la tête; et puis quand on passe la nuit... A propos, je me souviens que mon cousin Domfort, qui compose à lui seul toute ma famille, doit être un peu inquiet sur mon sort... Job, tu iras me le chercher.

JOB.

Ça suffit, Colonel.

ARWED.

Je suis bien aise de le voir avant de lui laisser ma fortune... Une figure d'héritier, c'est toujours drôle.

POLWARTH.

Il est de fait que les parens ne valent pas les amis... il n'y a rien de tels que les amis... Quant à moi, je ne veux plus te quitter, je te consolerai, ou plutôt c'est toi qui me consoleras; car, tu me croiras si tu veux, il y a près de vingt-quatre heures que je n'ai pris aucune nourriture, et pourtant me voilà, ce qui prouve qu'on ne meurt pas de chagrin; mais avec toi, c'est à la vie et à la mort... Tou-

che là, mon ami, touche là;... eh bien! tu ne réponds pas...

(*Il le regarde de plus près.*)

JOB.

Dieu me pardonne, je crois qu'il dort.

POLWARTH.

C'est ma foi vrai!... Il se sera endormi en m'écoutant.

JOB.

Vous avez bien fait de l'ennuyer; c'est très-adroit.

POLWARTH.

Comment, de l'ennuyer?

JOB.

Dam'! vous aviez l'air d'y mettre de l'intention.

SCENE II.

LES MÊMES, MISS ANNA.

ANNA, *entrant à droite.*

Il n'est pas seul.

POLWARTH.

Ah! c'est vous, Miss, approchez... Vous désirez sans doute parler à Arwed, il vient de s'endormir à l'instant; mais il est probable que son sommeil ne sera pas de longue durée. Les malheureux dorment vite, vous pouvez attendre... Moi, je vais profiter du moment pour aller au-devant de Butler; je suis impatient d'avoir des nouvelles.

(*Il sort.*)

JOB.

Et moi, je vais chez son cousin (*A miss Anna.*) Je vous laisse avec lui; mais ne lui faites pas de peine, je vous en prie, ne lui faites pas de peine... Il vous aime, voyez-vous, et si vous l'aimiez, ça lui ferait plaisir, et à moi aussi... Aimez-le, qu'est-ce que ça vous fait; ce n'est pas pour longtemps.

(*Il sort du même côté que Polwarth.*)

SCÈNE III.

Miss ANNA, ARWED.

ANNA.

Il dort! et dans quel moment!... Je voudrais lui parler; mais je n'ose troubler son repos.

AIR *du Rêve du Soldat.*

Laissons-lui goûter en silence
Le calme trompeur du sommeil;
Peut-être il rêve l'espérance...
Le malheur l'attend au réveil.
Grâce à quelque riant mensonge,
Il se croit heureux... mais, hélas!
Il ne peut plus l'être qu'en songe.
Taisons-nous, ne l'éveillons pas!

ARWED, *s'éveillant, et se levant.*

Miss Anna... quoi! c'est vous! vous daignez visiter un pauvre prisonnier?

ANNA.

Vous dormiez?

ARWED.

Oui! d'un sommeil profond; je m'essayais... Que vois-je? vous êtes émue!

Même air.

Ah! combien vos pleurs ont de charmes!
J'en conçois l'espoir le plus doux!
Si j'osais expliquer vos larmes,
Je me croirais aimé de vous.
Vos yeux, ennemis du mensonge,
Semblent me l'avouer, hélas!
Mais si ce bonheur n'est qu'un songe,
Par pitié, ne m'éveillez pas!

ANNA.

Vous ne songez donc pas à votre position?

ARWED.

Je suis près de vous, permettez - moi d'oublier tout le reste; votre présence est une consolation à laquelle je n'osais prétendre.

ANNA.

Vous me jugez mal, et vous en avez le droit; c'est moi qui ai causé votre malheur, et je ne sais comment expier mes torts envers vous.

ARWED.

Vous des torts! c'est impossible!... dites plutôt que j'ai toujours eu celui de vous déplaire.

ANNA.

Vous l'avez cru du moins, et c'était une erreur!... mais je dois la faire cesser, c'est le seul moyen de réparer ma faute.

ARWED.

Que dites-vous!

ANNA.

Oui, Arwed, je me méprenais sur votre noble caractère. En vous cachant ma tendresse, je croyais la combattre; je vous refusais ma main, et déjà mon cœur était à vous.

ARWED.

Vous m'aimez?... Je suis aimé de vous!... Ah! laissez-m'en douter, pour me le répéter encore.

ANNA.

Je ne suis point venue seulement pour vous faire un aveu tardif et inutile... Il n'est qu'un moyen de vous soustraire au péril qui vous menace : unissez - vous à notre cause, et cette main que je vous refusais, c'est moi qui vous l'offre maintenant.

ARWED.

Que me proposez-vous?... Hier encore j'eusse été trop heureux; maintenant cela ne m'est plus permis.

AIR *nouveau de Doche fils.* (premier acte.)

Moi, l'époux de celle que j'aime!
De ce bonheur je connais tout le prix;
Mais l'accepter dans ce moment suprême,
C'est m'attirer la honte et le mépris.
Oui, malgré l'amour le plus tendre,

Mon cœur renonce à de si doux liens...
Pour un soldat, vous devez le comprendre,
L'honneur est le premier des biens.

ANNA.

Vous me refusez ?

ARWED.

Il le faut!... mais je ne vous remercie pas moins de m'avoir procuré un dernier plaisir; vous voyez que pour un condamné, je ne suis déjà pas si à plaindre. En vérité on calomnie tout, jusqu'à la mort, qui a pourtant son mérite; c'est à elle que je dois l'aveu que vous venez de me faire... Il ne manque à ses procédés qu'une seule chose, c'est de m'en laisser jouir.

ANNA.

Votre refus m'accable ;... je l'approuve, et il me désespère. Faut-il donc nous séparer pour toujours?

ARWED.

Craignez de me rendre la vie trop chère; songez que j'ai besoin de tout mon courage.

ANNA.

Ne comptez pas sur le mien; la seule chose qui me soutienne, c'est que malgré vos dangers, je conserve encore de l'espoir.

ARWED.

Eh bien! cet espoir me rassure, et je veux m'y livrer; j'ai toujours eu confiance aux pressentimens des femmes... d'ailleurs j'aime mieux vos espérances que les miennes, qui m'ont si souvent trompé... (*Regardant dans la coulisse.*) J'aperçois Job ; il m'amème une personne à laquelle j'ai affaire, permettez que je vous quitte...

ANNA.

Ah ! si j'en avais le pouvoir, vous ne me quitteriez plus. (*A part.*) Il me semble déjà que cet adieu doit être le dernier.

(*Pendant la ritournelle, Arwed va parler bas à Job, qui paraît en scène.*)

AIR *des adieux de Weber.*

Malgré moi, votre absence
Redouble ma frayeur !

ARWED.

Quoi ! déjà l'espérance
A quitté votre cœur ?
Ah ! l'amour nous présage
Un avenir plus doux !

ANNA.

Mon âme est sans courage
Quand je suis loin de vous.
Oui, pour vous ma tendresse
Redoute le danger,
Qu'hélas ! dans ma faiblesse,
Je ne puis partager.

ENSEMBLE.

ANNA.

Malgré moi, votre absence
Redouble ma frayeur !
Et déjà l'espérance
Abandonne mon cœur !

ARWED.

Ah ! malgré mon absence !
Calmez votre frayeur !
Qu'une douce espérance
Rassure votre cœur !
Adieu !

ANNA.

Adieu !
Plus d'espoir
De le revoir !

(*Arwed rentre dans sa chambre à gauche.*)

SCÈNE IV.

MISS ANNA, LADY REDWOOD, CLINTON.

(*Ils entrent à droite.*)

ANNA.

Il part ! il s'éloigne ! je l'ai vu peut être pour la dernière fois.

CLINTON, *en entrant, à Lady.*

La voici, c'est ce que je craignais..... Butler ne va pas tarder à m'apporter la réponse de Washington, je viens l'attendre ici; je désirerais que miss Anna ne fût pas présente.

LADY.

Eh bien! ma chère, où est le colonel?

ANNA.

Il me quitte à l'instant.

LADY.

Vous lui avez parlé?... Que dit-il du projet que vous m'avez confié?... Consent-il à vous épouser?

ANNA.

Hélas non! il a refusé ma main.

CLINTON.

On devait s'y attendre, il ne pouvait agir autrement;... dans sa situation, l'honneur s'opposait...

LADY.

Sans doute, je sais tout cela; je sais que votre honneur à vous, c'est de vous faire tuer.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOB.

JOB, *à la cantonade.*

Oui, mon colonel... Je vous remercie; vous êtes bien bon!

LADY.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Job?

JOB.

Oh! rien... C'est mon colonel qui m'étouffait... ça m'a fait un plaisir!... Oh! oui, il y allait de bon cœur!... Dam'! il est si heureux! si content!... et ça, pourquoi? parce qu'il est aimé de votre cousine... Elle l'aime, il me l'a dit.

LADY.

Ah! il vous a dit?...

JOB, *à miss Anna.*

Ça lui est échappé... Il ne faut pas rougir pour ça, au contraire, c'est très-bien de faire des heureux! Oh! si vous l'aviez vu tout-à-l'heure, malgré la présence de son cousin, il était comme un fou!... « Job, mon bon Job, elle m'aime! j'en suis aimé!... Moi qui la croyais insensible!... C'est vne femme parfaite!... » Enfin des extravagances. C'est au point qu'il m'a sauté au cou... il m'a embrassé... C'est la pemière fois qu'il embrassait Job. Aussi, il ne mourra pas, je ne veux pas qu'il meure, je ne pourrais pas m'y habituer.

CLINTON.

Pour le sauver il faudrait un coup du sort.

JOB.

Oh! le sort, il ne peut guère y compter, comme il dit quelquefois... ce serait un grand hasard si le sort lui était favorable. Mais il peut compter sur Job. C'est Job qui a fait prisonnier le colonel Rivers.

CLINTON, *bas à Lady.*

Butler est arrivé; le voici qui m'apporte la réponse de Washington... Tâchez d'emmener votre cousine.

LADY.

Ma chère amie, je rentre dans mon appartement; me ferez-vous le plaisir de m'accompagner?

ANNA.

Quoi! vous voulez?...

LADY.

Oui, je voudrais vous éloigner d'Arwed; votre présence ne peut que lui faire sentir davantage le malheur de sa situation; d'ailleurs, le général viendra nous instruire de tout ce qui se passera.

ANNA, *à Clinton.*

Me le promettez-vous?

CLINTON.

Soyez tranquille; je vais vous rejoindre tout-à-l'heure.

AIR *de Marie.*

CLINTON, LADY, JOB.

Il faut écouter la prudence,
Oui, cachez-lui votre douleur.

Venez } puisque votre présen
Allez }
Ne peut plus rien pour son bo

ANNA.

Il faut écouter la prudence,
Oui, cachons-lui notre doule
Je vous suis, puisque ma pré
Ne peut plus rien pour son bo

(*Lady Redwood et miss Anna so*

SCENE IV.

CLINTON, JOB, BUTLER, *pu*

BUTLER, *entrant par une porte qui est*

Général, voici la lettre que Washing
même.

(*Il lui donn*

CLINTON.

C'est bien.

(*Ils avancent sur l'avant-scène à l'angle*
lit.)

JOB, *qui a ouvert la porte d'*

Mon colonel! mon colonel! voici des
regardent! venez vite!

ARWED, *sortant.*

Eh bien, qu'est-ce que c'est? de quoi
me déranger quand je m'amuse à faire
seras cause de quelque procès entre mes
général, c'est vous qui me faites deman

» été inutiles... le colonel Rivers doit être exéc
» d'hui à quatre heures... »

ARWED.

Qu'est-ce que je disais?

CLINTON.

Achevons. (*Il lit.*) « D'ici là, j'emploierai e
» le sauver tous les moyens qui sont en mon
» je ne puis y réussir, un coup de canon vous
l'instant de l'exécution.

ARWED.

A quatre heures !

CLINTON.

Il en est trois ! Arwed, il ne vous reste qu'un

ARWED.

C'est peu ! très-peu ! mais il faut bien s'en con

CLINTON, *lui serrant la main.*

Mourir si jeune et avec un si bel avenir !

ARWED.

Et qu'importe!

AIR *de Julie.*

Je crois qu'il est une autre vie...
Un dieu, dit-on, y punit les méchans.
A son pouvoir ici je me confie;
Pour un soldat les cieux sont indulgens
Dans ce séjour déjà je me transporte...
Comme un ami, l'on me reçoit gaîment
Les braves de mon régiment
Sont là pour me servir d'escorte.

J'ai pourtant une grâce à vous demander, géné

Butler, portez, puisqu'il le faut, cette lettre aux chefs de la sédition. Dites leur que, quoiqu'il arrive, je veux désormais rester étranger à cette affaire, dans laquelle mon autorité a été méconnue.

BUTLER.

Je puis vous assurer, général, que la plupart des officiers pensent comme vous à cet égard. Les soldats ont tout prévu... ils ont choisi des chefs parmi eux. Mais les amis du colonel, tous ceux qui l'ont connu, ont refusé d'agir contre lui... aucun d'entre eux ne pourrait se résoudre à commander le feu.

AIR : *Au brave hussard du deuxième.*

De ses devoirs un soldat est l'esclave;
Il faut souvent obéir malgré nous;
Mais s'il s'agit de fusiller un brave,
De cet emploi personne n'est jaloux.
C'est une funeste victoire,
Le plomb fatal dont on frappe un ami;
C'est autant de perdu pour la gloire,
Autant de gagné pour l'ennemi.

(*Il sort avec Clinton.*)

CLINTON.

Adieu, Arwed, nous nous reverrons encore je l'espère.

(*Il rentre chez lui à droite.*)

SCÈNE VII.

ARWED, JOB.

ARWED.

Quel excellent homme, que le général! quel dommage qu'il soit Anglais! mais ce n'est pas de sa faute... Job!

JOB.

Mon colonel!

ARWED.

Qu'est-ce que je voulais te dire?

JOB, *cherchant à se rappeler.*

Je ne m'en souviens pas, mon colonel.

ARWED.

Ah ! où est mon uniforme ?

JOB.

Là, dans votre chambre. Faut-il aller vous le chercher ?

ARWED.

Non... Seulement, tu me le tiendras prêt dans une heure... je veux être en grande tenue... tu m'entends ?

JOB.

Oh ! oui, vous voulez vous faire beau pour paraître devant les autres... Les scélérats ! ils sont bien aise de vous tenir, parce qu'ils disent : Voilà un homme de talent qui pourrait rendre des services à son pays, il faut nous en débarrasser... Ils ne me fusilleront pas, moi, allez, il n'y a pas de risque... Les scélérats !... Et pourtant c'est une injustice, parce qu'enfin c'est Job qui a fait prisonnier...

ARWED.

C'est bien, en voilà assez ! Mon pauvre Job, tu t'échauffes bien inutilement... il n'en faudra pas moins nous dire adieu.

JOB.

Je vous en prie, mon colonel, ne me faites pas pleurer, si vous ne voulez pas me rendre tout-à-fait bête.

ARWED.

Mais avant de te quitter, j'ai songé à toi... tiens !

(*Il lui donne un papier qu'il prend sur la table.*)

AIR : *Le choix qu'a fait tout le village.*

Cet écrit que je te destine,
Tu l'ouvriras quand il en sera temps.

JOB.

Mon colonel, je vous devine,
Mais je ne puis accepter vos présens.
Vous le savez, j' n'aim' que vous sur la terre,
C'est vous toujours qui fûtes mon soutien ;
Votre amitié seule m'est nécessaire ;
Si je vous perds je n'ai plus besoin de rien.
Votre amitié seule m'est nécessaire ;
En vous quittant j' n'aurai besoin de rien.

ARWED.

Qu'est-ce que ça signifie ? Pourquoi me dis-tu cela avec un air sinistre ?

JOB.

Est-ce que vraiment j'ai eu l'air sinistre ?

ARWED.

Mais oui, pas mal !

JOB.

C'est fort ridicule ! Je ne m'en suis pas apperçu.

ARWED.

Je te forcerai bien d'accepter plus tard.

(*Il remet le papier dans sa poche.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, POLWARTA.

POLWARTH, *suivi d'un domestique.*

Posez cela là, et sortez.

ARWED.

Eh ! Polwarth ! tu arrrives à propos, car je commençais à m'attrister.

POLWARTH.

Mon ami, je t'apporte ce que tu m'as demandé... c'est ce que j'ai trouvé de mieux. J'ai vu le général, il m'a tout appris. Je sais qu'à quatre heures un coup de canon doit nous avertir... enfin suffit.

JOB.

Mon colonel, je vais mettre la table.

ARWED.

C'est cela. J'ai un appétit digne d'un meilleur sort.

JOB.

Tant mieux, mon colonel, c'est bon signe. Au fait, il faut toujours vivre en attendant... on ne sait pas ce qui peut arriver.

ARWED.

Mets aussi ton couvert, Job, tu seras des nôtres.

JOB.

Moi, mon colonel, vous me feriez l'honneur ?... Je n'oserai jamais.

POLWARTH.

En effet, un simple Mohican...

ARWED.

Eh! qu'importe! c'est bien le moment d'avoir de l'orgeuil!

(*Pendant ce couplet Job met le couvert.*)

AIR : *Restez, troupe jolie.*

Mon cher, le trépas qui moissonne
Les soldats et les colonels,
Ici bas n'épargne personne,
Et rend égaux tous les mortels.
Tous trois, à ce banquet aimable,
Asseyons-nous avec gaîté;
Que le plaisir nous donne à table
Une leçon d'égalité.

POLWARTH.

Tu as raison, tu as toujours raison, d'autant plus que nos mets ne sont pas trop délicats... Dans ton pays de sauvages on ne trouve rien... on ne peut pas vivre dans ton Amérique... et on appelle ça une partie du monde!... Ah! mon pauvre Arwed! quand je songe à nos festins de la taverne du grand Malboroug!... Que n'y sommes nous encore!

JOB.

Oh! oui, que n'y êtes-vous encore! ça me ferait plaisir. (*Bas à Polwarth.*) Dites donc, capitaine, vous qui êtes si farce, tâchez donc de le distraire, de le faire rire.

POLWARTH.

Oui, oui, je vais essayer...

(*Ils se placent.*)

ARWED.

Tu verras, Polwarth, que nous ne serons pas mal ici... un petit repas sans façon, voilà ce que j'aime!... Et toi, tu en as fait quelquefois de plus mauvais et de plus tristes. Te souviens-tu, entr'autres, de ce déjeûner où nous étions invités tous les deux par l'amiral Radwick, à bord de son vaisseau...

POLWARTH.

Oui, *le Neptune;* un trois-mats superbe, très-bien approvisionné... Mais si nous attaquions?

ARWED.

Quelle diable de figure tu faisais ce jour-là! je m'en souviendrai toujours.

POLWARTH, *servant.*

Un peu allongée, c'est vrai! et ce n'était pas sans raison, tu le sais bien; tu te rappelles parfaitement que le vaisseau devait partir à quatre heures, on nous invite pour midi, moi j'arrive à onze heures, pour ne pas faire attendre.

ARWED.

Et puis ton estomac avance toujours, c'est connu.

POLWARTH.

Aussi j'étais le premier.

AIR *de la Robe et des Bottes.*

On ne saurait m'en blâmer, j'imagine...

ARWED.

Un pareil zèle est digne d'un héros.

POLWARTH.

Je fis d'abord un tour à la cuisine...

ARWED.

Oui, pour inspecter les fourneaux.
Je rends justice à ton exactitude;
Pour un soldat, c'est très-bien...

POLWARTH.

Oui, morbleu!
Ça prouve au moins que j'ai pris l'habitude
D'arriver le premier au feu.

Et puis c'était un moyen de prendre patience, car le temps s'écoulait; une heure sonne, deux heures, point de convives; ma foi je n'y tenais plus.

JOB.

Au fait, vous deviez joliment bisquer, vous qui êtes gourmand.

POLWARTH.

Gourmand! gourmand!...

ARWED.

Ah! par exemple, ce que tu as oublié de dire, c'est qu'en arrivant à mon tour dans le vaisseau, j'aperçois un gros gaillard, habillé en marmiton, et qui s'amusait à goûter toutes les sauces; je crois le reconnaître, je m'approche, en effet, c'était Polwarth. Ah! ah!

JOB.

Ah! ah! ah! comment c'était Polwarth!

(*Il rit.*)

POLWARTH.

C'était une farce!

JOB.

Enfin vous avez peut-être fini par dîner?

POLWARTH.

Ah! voilà le plus drôle, c'est que le temps s'était passé sans qu'on s'en aperçût, de manière qu'au moment où tout le monde était réuni, au moment où le potage allait terminer mon supplice; tout-à-coup le signal du départ... (*Ils vont trinquer, lorsqu'on entend l'horloge sonner un coup.*) Qu'est-ce que j'entends? (*Un deuxième coup.*) Deux!

JOB.

Trois!

POLWARTH.

Quatre! Ah! mon dieu!

JOB.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Ecoutons!

POLWARTH.

Écoutons! c'est l'heure convenue...

JOB, *se levant.*

Sans bruit attendons le signal.

ARWED.

Malgré moi mon âme est émue...
Voici donc le moment fatal!

JOB.

Écoutons! écoutons!

POLWARTH et ARWED, *se lèvent.*

Mais non... tout demeure en silence,
Je conserve un peu d'espérance.

JOB.

Ça m'étouffe ! j' n'ose pas respirer !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LADY REDWOOD.

LADY.

Mes amis, près de vous, je m'empresse à me rendre.
Arwed, l'heure vient d'expirer,
Et le canon ne se fait point entendre.

ARWED.

A l'espoir il faut nous livrer !
Ici que la gaîté renaisse !

POLWARTH.

Oui, Washington a tenu sa promesse ;
Arwed nous sera conservé !
Nous pouvons bannir la tristesse !

LADY.

Ah ! pour vous, quel moment d'ivresse !

JOB.

Mon colonel serait sauvé !

TOUS.

Je suis sauvé !
Oui, c'en est fait, il est sauvé !
{ Il est sauvé !
{ Je suis sauvé !

JOB.

Vive mon colonel !

(*Il jette son chapeau en l'air. — On entend un coup de canon. — Il se fait un moment de silence, pendant lequel les personnages montrent leur douleur.*)

Suite de l'air.

TOUS.

Fatale destinée !
Tu ris de nos douleurs !
Cette triste journée
Comble tous nos malheurs !

ARWED.

Eh bien ! mes amis, on dit qu'il n'y a rien de pis que l'incertitude ; nous en voilà sortis, notre position est singulièrement améliorée.

JOB.

Mon Colonel, je vais préparer votre uniforme.

ARWED.

Tu as raison, Job, c'est une bonne idée ; prépare mon uniforme... Hier je le portais au bal.

JOB.

Oui, mon Colonel... Adieu, mon Colonel.

ARWED.

Nous nous reverrons !... J'espère que tu ne m'abandonneras pas jusqu'au dernier moment ?

JOB.

Non, mon Colonel !... Cependant si vous vouliez permettre...

ARWED.

Volontiers.

(*Job se jette dans ses bras.*)

JOB.

Adieu ! mon Colonel !... (*En sortant.*) C'est Job qui a fait prisonnier le colonel Rivers.

(*Il entre dans la chambre d'Arwed.*)

SCENE X.

POLWARTH, ARWED, LADY REDWOOD.

ARWED.

Ce pauvre garçon, il me fait de la peine... Madame, ac-

ceptez mes remerciemens pour la bienveillance que vous m'avez témoignée... Quant à miss Anna, je me félicite qu'elle ne soit point venue avec vous.

LADY.

Elle ignore votre situation; nous l'avons abusée par un faux espoir.

ARWED.

Tant mieux... J'aurais eu à soutenir ses larmes, et c'est la seule chose pour laquelle je ne me sente pas de courage.

(*On voit au fond, à travers les croisées, des soldats traverser le théâtre.*)

POLWARTH, *à part.*

Ah! mon dieu! déjà les soldats; ils viennent le chercher, je ne sais où j'en suis.

ARWED.

Eh bien! Polwarth, qu'as-tu donc?... Entre nous deux, point d'adieux touchans. (*Lui serrant la main.*) Promets-moi de boire quelquefois à notre amitié.

POLWARTH.

Ah! mon ami, tu ne ménages guère ma sensibilité.

ARWED, *à Lady.*

Oserai-je encore vous prier, Madame, de me rendre auprès de miss Anna, un dernier service?

LADY.

Parlez!

ARWED, *lui remettant un anneau.*

AIR *de la Vieille.*

Voici le gage de tendresse
Qui devait un jour nous unir;
Oui, cet anneau que je lui laisse
Sera pour elle un souvenir.
Hélas! ce gage de tendresse
Ne sera plus qu'un souvenir! (*Bis.*)
Mais je la vois... c'est elle qui s'avance...
Adieu! je dois éviter sa présence,
Epargnons-lui cet instant de souffrance!

LADY.

Partez! partez! la voilà qui s'avance!

ARWED.

Rêves de gloire, espérance d'amour
Vous m'échappez et sans retour!
Je vous perds, hélas! sans retour!

POLWARTH, LADY.

Rêves de gloire, espérance d'amour
Vous le quittez et sans retour!
Il vous perd, hélas! sans retour!

(*Il serre la main de Polwarth, et entre précipitamment dans sa chambre. — Aussitôt les soldats repassent avec Job au milieu d'eux, il est enveloppé d'un manteau.*)

SCÈNE XI.

POLWARTH, LADY REDWOOD, *puis* MISS ANNA.

LADY.

La voici, par quels moyens lui cacher?

POLWARTH.

Oh! des moyens, je n'en ai plus du tout.

ANNA.

Ah! ma cousine, vous m'avez laissée long-temps seule... Eh bien! où est donc le colonel?

LADY.

Dans sa chambre, je pense...

ANNA.

Ah! je le croyais avec vous.

POLWARTH, *bas, qui a suivi de l'œil les soldats.*

Ils sont passés!

ANNA.

Vous ne répondez pas?

LADY.

D'où vient votre inquiétude?... Si Arwed courait quelques dangers, serions-nous si tranquilles?

ANNA.

Mais c'est que vous ne l'êtes pas; vous êtes troublés!

POLWARTH.

Nous, troublés?... du tout!... au contraire! (*A part.*) Impossible de dissimuler plus long-temps!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CLINTON.

CLINTON.

Mes amis, une occasion favorable se présente... Les Américains sont sortis de leurs redoutes, et nous menacent d'une attaque; tous nos soldats ont couru aux remparts; on a enlevé jusqu'aux sentinelles qui gardaient cette maison. Si Arwed consent à s'évader, rien n'est plus facile.

LADY.

Grands dieux! il n'est plus temps!

ANNA.

Que dites-vous? (*On entend le roulement du tambour.*) O ciel! vous m'avez trompée!... (*Elle court suivi des autres, à la fenêtre, qu'elle ouvre vivement en criant:*) Arrêtez! arrêtez!

(*On entend une décharge de mousqueterie. — Miss Anna tombe sur une chaise.*)

TOUS.

Ah!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ARWED.

ARWED, *sortant vivement de sa chambre.*

Que viens-je d'entendre?... pourquoi cette terreur?

TOUS.

Arwed!

(*Miss Anna se précipite dans ses bras.*)

POLWARTH.

Ah! mon ami! D'où diable sort-il? c'est prodigieux!

CLINTON.

Qui donc a été frappé?

ARWED.

Comment?... vous me faites frémir!... où est Job?... Lorsque je suis rentré dans cette chambre, il n'y était déjà plus!... ses dernières paroles...

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BUTLER.

CLINTON.

Butler!... parlez!...

BUTLER.

Un billet m'a été remis un moment avant l'exécution, aussitôt j'ai couru sur le lieu de la scène, il n'était plus temps. (*Au Colonel.*) Un autre que vous venait de succomber, on vous croit mort, mais cette erreur ne peut durer qu'un instant.

ARWED.

Mais qui donc a péri?

BUTLER.

Ce billet va vous l'apprendre... C'est à miss Anna qu'il est adressé.

ANNA, *le prend et le lit.*

« C'est Job qui a fait prisonnier le colonel Rivers; les
» Anglais ne voudront pas tuer deux hommes pour un...
» Job avait promis à miss Anna de sauver le colonel Arwed;
» quand elle recevra ce billet, Job aura tenu sa promesse. »

ARWED.

Il est donc vrai! le malheureux!

POLWARTH.

Voilà un trait!... Ça me raccommode pour toujours avec les Mohicans.

LADY, *au Colonel.*

Mon ami, ne rendez pas inutile un si noble dévouement; l'instant est favorable, votre évasion est facile, cédez à nos prières.

ANNA.

Arwed, je vous en conjure!

CLINTON.

Nous refuserez-vous encore?

ARWED.

Non, Général, j'accepte; mais je dois me rappeler qu'il me reste une patrie à servir, et un ami à venger. Adieu!

POLWARTH.

Adieu, mon ami!

CLINTON.

Les soldats reviennent, partez sans retard!

ANNA.

AIR : *Garde à vous!*

Hâtez-vous!
Hâtez-vous!

LADY, *lui donnant l'anneau.*

Anna, prenez ce gage,
Qui tous deux vous engage
Pour l'espoir le plus doux,
Hâtez-vous!
Hâtez-vous!

TOUS.

Hâtez-vous!

ARWED.

Hélas! après la guerre
Je reviendrai j'espère...

ANNA.

J'attendrai mon époux !
Hâtez-vous !
Hâtez-vous !

TOUS.

Hâtez-vous !

(*Tous le conduisent vers la porte et le dérobent à la vue des soldats qu'on voit paraître au fond, marchant à pas lents et les fusils baissés.*)

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

Extrait du Catalogue

DE BEZOU, LIBRAIRIE

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N. 29.

FRA-DIAVOLO, opéra-comique en trois actes, par M. Scribe. 3

LES INCONSOLABLES, coméd. en un acte, par M. Scribe. . 2

L'AMOUR RAISONNABLE, comédie, en un acte, par M. Chavanges 1 50

EMMELINE, opéra en trois act., par M. Planard. 2 50

MARIE MIGNOT, comédie en trois actes, mêlée de vaudev., par MM. Bayard et Paul Duport. 2 50

NEWGATE, mélodrame en trois actes, par M. Sauvage. . . 2

LA BELLE AU BOIS DORMANT, ballet-pantomime, en quatre actes. 1 50

LE GARDE DE NUIT, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Mélesville et Masson. . 2

BRUN ET BLOND, comédie en un acte, par MM. Saint-Amand et J. Dulong. 1 50

L'HUMORISTE, comédie-vaud. en un acte, par MM. Dupeuty et Tully 1 50

CLARISSE, mélodrame en trois actes, par MM. Anicet et Tournemine 2

LES HÉRITIERS DE CRAC, vaud. en un acte, par MM. Scribe et Dupin 2

ÉPISODE DE 1812, OU L'ESPIONNE RUSSE, vaudeville en trois actes, par MM. Mélesville et Carmonche 2

LEQUEL DES DEUX ? comédie en un acte, par M. Chavange . 1 50

LE MALADE PAR CIRCONSTANCE, vaudeville en un acte, par MM. Varin et Desverger . 1 50

LA FAMILLE CORSE, mélod. en un acte, par M. Jules Dulong. 1 50

L'ESPIONNE, vaudeville en cinq actes, par MM. Dartois et Dupeuty 2

LES DEUX NUITS, opéra-com. en trois actes, par MM. Scribe et Bouilly. 3

LA MAÎTRESSE, comédie-vaud. en deux actes, par MM. Merville et Leroux 2

LE PANIER D'ARGENTERIE, mélodrame en trois actes, par MM. Merville et Ruben . . 2

ANTOINE OU LES TROIS GÉNÉRATIONS, vaudeville en trois actes, par MM. Mélesville et Brazier 2

LA VESTE ET LA LIVRÉE, vaud. en un acte, par MM. Mélesville et Varner 1 50

SEPT HEURES, mélodrame en trois actes, par MM. Anicet et Victor Ducange 2

LE BON GARÇON, comédie en trois actes, par MM. Picard et Mazères. 3

LA FIANCÉE DU FLEUVE, vaud. en deux actes, par MM. Carmouche et Xavier 2

LES AVENTURES DE JONAS, vaudeville en trois actes, par MM. Scribe et Dupin 2 50

LA PARTIE D'ANES, comédie en un acte, par M. Théodore. 1 50

LE COUSIN FRÉDÉRIC, vaud. en un acte, par MM. Rougemont et Arago. 1 50

LE MÉNAGE DU MAÇON, vaud. en six journées, par MM. Desnoyer et Davesne 2